
SENTINELLES

AU SECOURS DE L'INNOCENCE MEURTRIE

JAB 1008 Pilly

N° 240 / Juin 2015



TÉMOIGNAGES

De la détresse à l'envol
vers l'indépendance

SENTINELLES A 35 ANS

A l'origine, la volonté
d'un homme

SUISSE

Des personnalités disent
leur soutien à Sentinelles

QUE SONT-ILS DEVENUS?

Pour les 35 ans de Sentinelles, nous sommes allés à la rencontre d'êtres que nous avons découverts un jour au cœur de leur naufrage. Toutes et tous ont parcouru un long chemin et nous livrent un témoignage touchant sur la métamorphose de leur existence.

SÉNÉGAL |

MAMADOU GUEYE, ANCIEN CONDUCTEUR D'AVEUGLES DEvenu INSTITUTEUR

«C'était en octobre 1989 et j'avais 11 ans. Je venais de m'inscrire à l'école ouverte par Sentinelles, l'École des enfants conducteurs d'aveugles.

Dans notre classe, nous étions une cinquantaine d'élèves. La moitié avait presque la même taille et le même âge que moi. Nous étions tous issus de familles de non-voyants. Nous faisons cours en plein air sous un grand et feuillu manguier, avec un tableau mobile noir, car il manquait encore une classe dans les locaux. Notre instituteur, Monsieur Diouf, était un vrai pédagogue. Il nous transmettait le savoir dans une animation très sérieuse où chacun affichait un désir réel d'apprendre et faisait des efforts pour devenir son ami et bénéficiaire de ses beignets matinaux.

Quelques jours après, un abri fut dressé devant le bureau du Directeur. C'était notre classe. Parfois, les chats de la maison voisine se mesuraient sur le toit et l'on riait, le temps de souffler un peu, car le travail continuait sans répit.

ÉLÈVES CHEVRONNÉS ET DISCIPLINE STRICTE

Arrivé au CE1, le corps enseignant avait décidé de faire passer en classe supérieure les élèves qui se distinguaient par leur travail. J'ai ainsi rejoint la première génération de l'école Sentinelles.

Au CM1, la classe était tenue par le nouveau Directeur Paul Sédar Diouf. Il était très redouté et rigoureux sur le chapitre de la discipline. Il était conscient de notre situation de famille et voulait faire de nous des gens honnêtes, respectés. Aucune faute n'était tolérée.

Au CM2, l'année où nous devions nous présenter à l'examen du Certificat de fin d'études élémentaires, presque tous les parents étaient d'accord avec le Directeur qui ne badinait point avec les leçons non sues, les absences non justifiées, les retards récurrents à cause de la distance. On avait beau produire du travail de qualité, faire des progrès dans nos apprentissages, Monsieur Paul jugeait toujours notre travail insuffisant, minime. Car, disait-il: « Vous avez tout ce dont a besoin un élève pour réussir et on ne vous demande rien en retour si ce n'est de bien travailler. »

C'est exact!!! Rien ne manquait à Sentinelles. On nous donnait des choses qu'on savourait, dont on n'osait rêver pour notre santé ou pour notre éducation.

LES JOIES DES REPAS

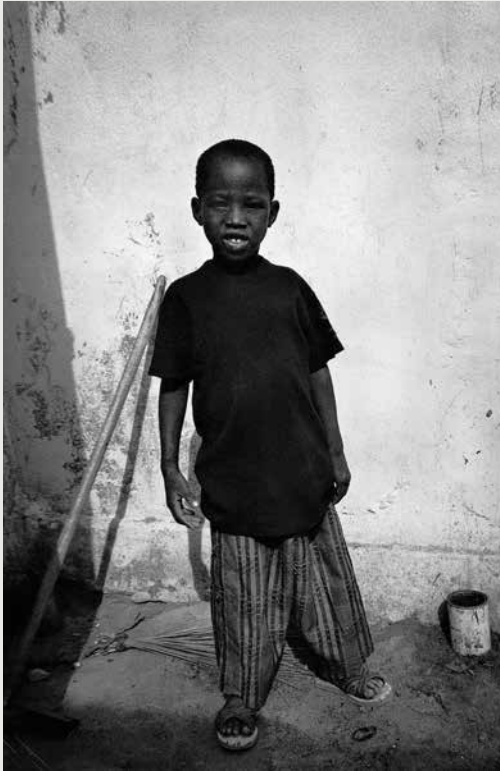
Le matin, nous prenions le petit déjeuner à l'école. On nous servait du lait sucré bien chaud avec du pain. Quelques élèves amenaient du couscous qu'ils ajoutaient au lait. C'était un mélange bon et résistant. Mais certains en prenaient trop et somnolaient en classe. Monsieur Paul en avait découvert la cause et lutté définitivement contre.

Les après-midi on recevait des repas variés, succulents, et en quantité suffisante. On mangeait assis à même le sol autour des bols soigneusement remplis par les cordons-bleus, Mère Seynabou Diouf et Awa Ndiaye. Le repas qui suscitait le plus notre appétit était le lakh, un plat à base de bouillie de mil arrosée de lait caillé bien sucré. Les cuisinières pouvaient se passer de faire la vaisselle, car l'on dévorait tout au point qu'aucune trace de lait ou de bouillie ne restait.

Le soir, lorsqu'on ne retournait pas en classe, il y avait une séance d'animation culturelle. On dansait et apprenait de nouveaux chants. Le Directeur obligeait tout le monde à présenter quelque chose. Même les plus timides prenaient part à cette activité. On faisait aussi des activités manuelles avec un grand artiste du quartier.

En début de vacances, on restait à l'école et on confectionnait des sacs, des macramés, des porte-clés que le Directeur distribuait aux élèves méritants à l'issue des évaluations trimestrielles. Lors des cérémonies de récompense, le Directeur aimait rappeler aux parents et aux élèves que le bon travail paye.

Les samedis soir, toutes les familles se présentaient à l'école pour recevoir du mil ou du riz, du savon, de l'huile et du sucre. Cela permettait à nos parents de ne plus mendier jusqu'à des heures tardives, de se reposer davantage, de libérer les enfants qui les conduisaient et de les envoyer à l'école. On recevait de temps en temps aussi des habits très jolis et des chaussures.



INTÉGRÉS AUX PLUS GRANDES ÉCOLES

Monsieur Paul nous répétait sans cesse: « Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait. » Nous ne comprenions pas ce que cela pouvait signifier. A la réussite de notre premier examen, nous étions cinq Sentinelles à continuer nos études au meilleur Collège de Mbour, le Collège Privé Saint Esprit. Là, nous devons affronter d'autres élèves venant d'autres écoles et de familles plus nanties comme celle du Maire de la ville. Beaucoup d'élèves venaient au collège en voiture de service, en taxi ou en vélo. On en parlait au retour à Sentinelles et Monsieur Paul répondait: « L'habit ne fait pas le moine ».

Nos bonnes notes lui donnaient raison et l'on prenait du courage. On venait de comprendre le travail que nos maîtres avaient abattu à Sentinelles, le but de leurs exigences durant notre formation de base. Ah! « Si jeunesse savait », nous ferions plus d'efforts pour mériter davantage tout ce que Sentinelles a fait pour bâtir notre avenir. Dieu merci!

Nous fûmes distingués dès notre première année par notre travail, notre discipline et notre ponctualité. En 1995, à 17 ans, j'étais classé premier en sixième secondaire.

L'Ecole Sentinelles nous accompagnait encore avec tendresse, avec un désir manifeste de former des responsables de demain. Nous avions de très bons livres et fournitures scolaires. Des cahiers et du matériel nous venaient de Suisse. Nous n'avions rien à envier à personne.

Sur la proposition de Monsieur Paul, nous avons formé à Sentinelles un groupe de travail pour nous entraider. Un tableau fut acheté pour nous. Pape Fall – qui a continué ses études en France après le Bac – et moi dirigeons les exercices de mathématiques. Cherif Gning et Babacar Diome, devenus aussi enseignants, s'occupaient des questions de français ou d'éveil.

FORMATION D'INSTITUTEUR

Par la suite, la chance m'a encore souri, je suis sorti plusieurs fois premier et j'ai accumulé les récompenses et les prix. En terminale, le devoir de soutenir ma famille a commencé à peser lourd sur moi. Sentinelles le comprenait, car elle nous suivait de près. Elle nous a proposé de tenter notre chance à certains concours. Ainsi, j'ai réussi le concours d'entrée à l'école de formation des instituteurs. C'était en 2000. C'est avec un grand contentement que je me suis installé à Thiès pour suivre la formation. Je pouvais également lire sur les visages de mes tuteurs, mes formateurs, mes accompagnants, la joie de voir un des fruits du travail de Sentinelles.

En 2002, sous les encouragements de Monsieur Paul, j'ai eu le Bac. En 2010, j'ai été intégré dans la fonction publique comme instituteur. Chère Sentinelles, tout le mérite vous revient. Je dépassais de loin l'âge d'aller à l'école. Vous m'avez récupéré, éduqué, instruit et soutenu. Vous m'avez offert une belle enfance, une chance incommensurable. Vous m'avez permis de tenir partout la tête haute. Vous avez fait de moi un homme considéré. Vous m'avez aidé à prendre aujourd'hui ma famille en charge.

Merci pour toujours. » ■

BURKINA FASO |

ATHANASE ILBOUDO, ENFANT GUÉRI DU NOMA, DEvenu COMMERÇANT



«Je m'appelle Athanase Ilboudo, j'ai 35 ans. Je suis vendeur de pièces détachées des motocyclettes.



J'ai rencontré l'ONG Sentinelles en 2003 parce que j'étais victime de la maladie qu'on appelle le noma. Cette maladie, je l'ai attrapée quand j'avais 4 ans. Je ne m'en souviens pas, mais ma mère m'a dit que c'est un sort qu'une sorcière a jeté sur moi et que si mon père n'était pas un grand féticheur, je serais mort.

J'ai beaucoup souffert. A cause des mes dents qui étaient exposées et ma bouche qui ne s'ouvrait pas, j'étais la risée des uns et des autres au village, rejeté par tous, même mes propres frères. Je n'ai pas eu la joie de manger en groupe avec mes frères. Je mangeais seul. Les gens me fuyaient comme si j'étais un lion. La perte de mes parents en deux ans d'intervalle m'a porté un coup dur, car c'était les seuls qui me donnaient leur affection.

Plusieurs années après, un infirmier d'un village voisin m'a vu et m'a référé à une association qui s'occupait de toutes les pathologies faciales, A Better Life Foundation. A la consultation, les docteurs venus pour une mission chirurgicale m'ont

dit qu'ils ne pourraient pas ouvrir ma bouche, mais qu'ils pourraient fermer le trou sur ma joue. J'ai accepté, mais l'opération n'a pas réussi, car le lambeau qu'ils ont posé a pourri et est tombé. Le trou est devenu plus grand qu'avant. C'est ainsi qu'après le départ des docteurs, les travailleurs de A Better Life Foundation m'ont référé à Sentinelles, une ONG qui lutte contre le noma.

OPÉRÉ EN SUISSE

En février 2003, j'arrive à Sentinelles. Je suis si bien accueilli et si bien traité par le personnel que je n'en reviens pas. Moi qui ne mangeais alors pas un repas par jour, j'en ai ici trois. Je me lave tous les jours et je reçois des habits en lieu et place des haillons que je portais. Le plus grand soulagement a été de voir que je n'étais pas le seul à avoir cette maladie.

Après un séjour au centre de Sentinelles, je suis rentré chez mon neveu, policier à Ouagadougou, qui m'a accueilli chez lui. Sentinelles m'y a accompagné pour connaître mon domicile. Puis nous sommes allés au village pour rencontrer la grande famille. Depuis, j'ai une deuxième famille, Sentinelles. Je recevais très souvent des visites à domicile. Après quelques années de suivi, un transfert en Suisse est organisé par Sentinelles pour que je puisse être réopéré et enfin ouvrir ma bouche. Je n'avais aucun

papier et il fallait tout faire. Mon neveu a fait les démarches pour les obtenir. En septembre 2007, je pars en Suisse pour mon opération. J'en garde un très bon souvenir, car c'est un beau pays et Massongex, le centre dans lequel j'ai séjourné, est magnifique. Qui l'aurait cru? Même si le plus grand féticheur m'avait prédit qu'un jour, j'irais au pays des blancs, je ne l'aurais pas cru.

Après un séjour de 3 mois en Suisse, me voici avec une bouche ouverte et un nouveau visage. Je reviens au pays. Je suis bien accueilli par ceux qui m'avaient rejeté. A leurs yeux, je suis devenu une personne importante. Ils étaient surpris de voir ce visage que les blancs ont refait.

Sentinelles, pour m'aider à préparer mon avenir, m'a demandé quel métier je voulais faire. Comme je savais réparer les vélos, j'ai dit que j'allais continuer. Mais ce métier étant sans grandes perspectives, Sentinelles m'a proposé la mécanique des motos. J'ai accepté et Sentinelles m'a payé la formation.

VERS L'AUTONOMIE

Comme j'avais des difficultés à apprendre, mon formateur a proposé à Sentinelles de me réorienter dans la vente des pièces détachées. Il avait remarqué que je m'en sortais bien dans ce

domaine. Mon patron avait une boutique de pièces détachées à côté de son atelier de mécanique que je gérais quand il s'absentait. Je me suis converti en commerçant avec l'aide de Sentinelles, qui m'a acheté les pièces détachées que je vends dans la boutique de mon patron. Nous sommes comme associés. J'ai aussi reçu un compresseur pour laver les motos.

Je suis devenu autonome et, financièrement, j'arrive à subvenir à tous mes besoins. Aujourd'hui, quand il y a une cérémonie au village, je suis le premier à en être informé. Ceux qui me négligeaient m'ont mis au premier plan.

Moi qui n'osais pas courtiser de filles, j'ai une femme qui est actuellement enceinte de 7 mois. J'ai pu m'acheter une parcelle sur laquelle j'ai construit une maison de 2 pièces et nous y habitons.

Mon souhait pour l'avenir est d'avoir mon propre atelier. Je profite pour dire à tout le monde que le noma n'est pas un sort. C'est une maladie. Quand j'étais petit, je croyais dur comme fer au sort, mais j'ai compris, en rencontrant des personnes victimes de la même maladie que moi, qu'il n'en était rien. Et je pense que si on m'avait jeté un sort, je serais mort depuis longtemps.» ■

COLOMBIE |

MELIZA, D'UNE ENFANCE MALTRAITÉE AU RÊVE DE DEVENIR BIOLOGISTE

Le 15 septembre 2011, Tierra de Vida (Sentinelles en Colombie) entend parler d'une petite fille maltraitée du nom de Meliza qui vit dans un quartier marginalisé de Medellín, bien loin de notre Foyer de protection. Le Bienestar, service colombien de protection de l'enfance, n'intervenant pas malgré les dénonciations des voisins, nous rendons visite à la famille pour connaître sa situation.

Liliana, sa maman, n'avait pas 15 ans quand Meliza est née. Le père est aussitôt parti. En 2007, elle rencontre Victor, avec qui elle vit encore aujourd'hui et dont elle a 5 enfants nés les 5 années suivantes.

Victor et Liliana sont toxicomanes, maltraitants et négligents. Liliana travaille au

centre-ville comme vendeuse ambulante et pratique le commerce de drogue. Parfois elle ne rentre pas à la maison, vivant plusieurs semaines dans la rue sous l'effet de substances psychoactives. Elle a fait aussi plusieurs fois de la prison pour cause de larcins, détention et trafic de stupéfiants. Victor reste à la maison, sans rien faire.

Lors de cette première visite, nous faisons la connaissance de Meliza. A 10 ans, elle est chargée de veiller sur ses frères et sœurs. Elle ne va donc pas à l'école et doit assumer des responsabilités d'adulte.

Victor est violent, il la bat à coups de pieds et de ceinture. Son petit frère Juan

Sebastian est mort lorsqu'il avait deux mois, étouffé, par négligence des parents, nous diront les voisins. L'enquête judiciaire n'a jamais abouti.

PROTECTION IMMÉDIATE

Lors de notre visite, tant Meliza que sa maman expriment, la peur au ventre, leur désir que la petite soit mise hors de portée des coups de son beau-père. Sur le seuil, Liliana signe les documents nous donnant le droit de protection de sa fille et nous enjoint de partir avec elle au plus vite. Depuis l'intérieur de la maison, Victor hurle, Meliza s'enfuit en courant. Dans le bus, la fillette se tait, son comportement exprime l'inquiétude jusqu'à ce que nous arrivions au Foyer.



© Yann Muriset

Suite à notre demande, le commissariat confirme la protection de Meliza dans notre Foyer pour cause de négligence, de violence familiale, et de risque d'abus sexuel de la part du beau-père.

Depuis 2011, Meliza vit au Foyer. Au début, elle nous disait qu'elle voulait mourir, qu'elle ne trouvait pas de raisons suffisantes pour continuer à vivre. Elle n'a pas eu d'enfance, car elle a dû s'occuper de ses frères et sœurs. Aujourd'hui, elle n'est plus utile pour eux. Elle culpabilise et ils lui manquent. Peu à peu, cette immense tristesse est entrecoupée par le plaisir évident de se sentir en sécurité, entourée de seize autres enfants, de tous les âges, accueillis au Foyer.

Comme sa famille ne vient jamais la voir, nous accompagnons Meliza quand elle leur rend visite. Meliza en revient avec un mélange de joie d'avoir partagé une journée avec ses frères et sœurs, et d'inquiétude de savoir qu'ils ne reçoivent pas la chaleur humaine qu'elle a trouvée dans notre foyer. Son frère, Anderson, à sept ans, a déjà un pied dans la rue. Lorsque nous avons exprimé à Victor notre désir

de voir Meliza avec ses frères et sœurs réunis au Foyer, Victor s'est enfermé dans un silence obtus, contenant difficilement sa colère. Ni les voisins ni la mère n'osent plus dénoncer aux autorités la violence de cet homme qui les menace de mort si le Bienestar lui enlevait ses enfants. Et les fonctionnaires de ce service d'état, timorés et peu concernés, n'entrent pas en matière malgré nos demandes successives.

MELIZA S'ÉPANOUIT

Meliza sait que sa vie actuelle n'est pas aux côtés de sa famille, elle profite de tout ce qui lui est proposé pour démarrer ses rêves. Ses professeurs, constatant ses efforts et ses capacités, lui donnent accès au programme accéléré. Elle atteint tous les objectifs de l'école primaire en une année, à chaque période scolaire, elle est parmi les premiers de classe.

En août 2012, elle rejoint un groupe de danse. Elle s'engage dans les chorégraphies avec grâce, son corps ondule au gré des rythmes, elle est présente dans sa vie. Elle fait partie des pom-poms girls qui encouragent les équipes sportives de son

collège par les chants, danses et figures acrobatiques. L'enseignante loue le talent de Meliza qui prend ainsi confiance en elle et s'épanouit. Sa vie prend du sens, elle renoue avec son enfance, débarrassée des coups et des humiliations auxquels son beau-père la soumettait. A l'adolescence, elle se sent bien dans sa peau. Elle lit beaucoup, pour se connaître mieux. Ses réflexions, souvent clairvoyantes, incitent au dialogue. Sa liberté de pensée et sa douceur font d'elle une camarade très appréciée au sein de sa classe comme au Foyer. Son rire à la sonorité claire illumine son visage. Des bas-fonds de Medellín où elle a survécu, Meliza est remontée à la surface.

Elle construit sa vie sans renoncer à aider ses frères et sœurs même si, aujourd'hui, c'est difficile. Depuis que nous la connaissons, Meliza rêve d'être biologiste marine. Il y a deux ans, Tierra de Vida a organisé avec tous les enfants, une semaine à la mer. Depuis, son rêve s'est enrichi d'images. Meliza s'est toujours donné les moyens de parvenir à ses fins grâce à sa persévérance. Travaillera-t-elle un jour dans les grands fonds marins? ■

CONGO |

M'BALIKE, UNE FEMME EXPLOITÉE REVENUE À LA VIE

C'est une femme vivant seule avec ses 4 enfants. Une femme avec un certain bagage intellectuel, car elle était arrivée jusqu'en 5^e année en mathématique-physique. Dans les villages congolais, il est rare de trouver une femme paysanne de sa génération à ce stade d'étude.

Elle avait été trompée par un jeune garçon, étudiant également. Lorsque ses parents se rendirent compte qu'elle était enceinte, ils la chassèrent de la maison paternelle. Elle alla se réfugier chez lui, y vécut quelques années, supportant tant bien que mal les humiliations et les privations. Puis, ayant rencontré une autre femme, l'homme la chassa de la maison avec leurs 4 enfants.

M'Balike en fut très affectée. Heureusement, son oncle maternel, la voyant en pleine détresse, l'accueillit dans sa concession. Il lui donna une hutte vétuste, un peu trop petite pour elle et ses enfants, mais elle était soulagée, car au moins à l'abri des intempéries et en sécurité.

UN FONDS DE COMMERCE SALUTAIRE

Avec l'accompagnement proposé par Sentinelles, elle est parvenue à retrouver son sourire et sa joie de vivre. Ses enfants ont réintégré l'école. Sa fille aînée de 20 ans qui travaillait comme bonne, exposée à tous les dangers, a regagné le bercaïl et aidé sa mère dans son nouveau commerce. Grâce à leurs efforts conjugués dans

la vente de braises (charbon de bois), elles ont réussi à bien gérer et à augmenter le fonds de commerce donné par Sentinelles.

Leur maison, détruite par un incendie, heureusement sans faire de victimes, a dû être reconstruite. La communauté s'est investie pour donner un coup de main, Sentinelles a également participé pour l'achat de quelques matériaux. Mais c'est surtout avec les gains de leur travail que les deux femmes ont pu exécuter les travaux. Ce fut un grand soulagement pour cette famille.

M'Balike poursuit toujours son commerce de braises avec succès. Safi, sa fille, a entrepris une formation en couture, c'était son grand rêve.

Elle continue à aider sa mère dans ses activités lors de son temps libre. Les autres enfants étudient. Leur mère est aujourd'hui autonome et apte à faire vivre toute la famille. C'est elle aussi qui couvre leurs frais de scolarité. ■



BURKINA FASO |

FOLPOA, UN LONG CHEMIN VERS L'INDÉPENDANCE

«Je m'appelle Folpoa et je vis au Burkina Faso avec ma mère et mes frères depuis que j'ai perdu mon mari, il y a 10 ans. Je ne connais pas mon âge exact, mais je sais que j'ai plus de 35 ans. J'ai eu 3 grossesses durant mon mariage. Mon premier enfant est mort-né à l'accouchement, les suivants sont morts en bas âge.

Je vais vous raconter une partie de ma vie de misère, mais aussi le bonheur que je vis actuellement grâce à Sentinelles qui m'a redonné une existence heureuse.

Tout a commencé lorsque mon mari est mort en 2005 et que j'ai dû retourner vivre chez mes parents. Je souffrais d'une fistule depuis une vingtaine d'années. Cette lésion est apparue lors de l'accouchement de mon premier enfant. Dès lors, j'ai subi toutes sortes d'humiliations, de la part de mes frères et de tous les habitants du village. J'ai pleuré jusqu'à ce que mes larmes se tarissent.

Par la grâce de Dieu, j'ai fait la connaissance d'un infirmier quelques années plus tard, lors d'une consultation. Il m'a parlé de Sentinelles que je ne connaissais pas. J'ai aussi été prise dans leur programme de soins. J'ai bénéficié de quatre opérations: la première au Bénin et les trois autres au Burkina. J'ai été totalement guérie de ma fistule à l'issue de la quatrième intervention.

MARGINALISÉE PAR SA FAMILLE

Après ma guérison, je croyais que mes problèmes allaient prendre fin. Mais mes yeux ont commencé à me faire mal et j'ai failli devenir aveugle. De plus, la cohabitation avec mes frères s'était tant détéri-

rée qu'ils ont décidé de me chasser de la cour. Ma mère était présente, mais tellement impuissante que j'ai cru qu'elle était leur complice. J'ai gravement souffert de cette situation et j'ai imploré le Bon Dieu de me reprendre la vie pour que je puisse me reposer au fond de ma tombe.



Là encore, Sentinelles est venue à mon secours, me permettant d'accéder à une double intervention de la cataracte. Sans cette opération, je serais aveugle depuis longtemps.

Peu après ma guérison, mes frères ont décidé de me trouver un mari. Pour eux, il était inconcevable que je vive toujours chez mes parents. Ils n'ont pas réussi à me faire partir, car j'ai menacé de me suicider. Ils m'ont alors relogée dans une petite case attenante où j'ai cohabité avec des poules qui couvaient dans tous les coins.

Là encore, il a fallu que Sentinelles se déplace à plusieurs reprises dans ma famille, en tant que médiateur, pour leur expliquer toutes les souffrances que j'avais endurées et combien j'avais besoin de leur soutien. Les mots de Sentinelles ont touché le cœur de mes frères. Après concertation, ils m'ont laissé un bout de terre dans la cour familiale.

Actuellement, je suis l'une des femmes les plus heureuses du monde. Grâce à tous les soins que j'ai reçus, mes urines ne coulent plus d'elles-mêmes, ce qui me permet d'avoir des amis, d'aller au marché et ne plus être obligée de rester cloîtrée entre mes quatre murs en attendant la nuit pour sortir. En plus, je vois maintenant clair et vis avec mes frères comme au bon vieux temps.

Depuis une année, une aide économique octroyée par Sentinelles m'a rendu mon indépendance financière. J'ai choisi de vendre des condiments au marché, car personne ne le fait dans notre village. Mon commerce marche bien. Avec les bénéfices, j'ai acheté une truie, qui mettra

bas d'ici à quelques semaines. Je me suis aussi lancée dans la vente de céréales pour diversifier mon commerce.

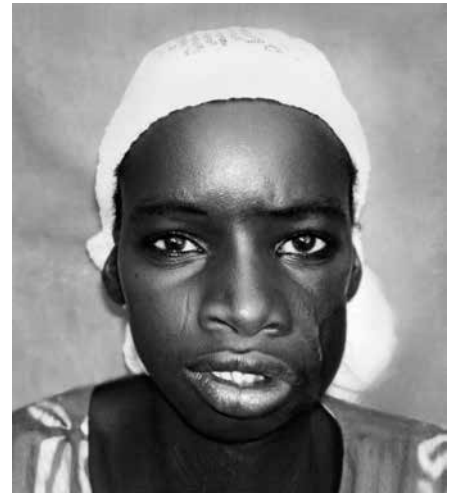
Je n'envisage pas de me remarier. J'ai tellement souffert dans ma vie que je ne veux plus me mettre avec un homme qui ferait de moi son esclave, juste bonne aux travaux domestiques et à labourer ses champs. Je n'ai pas eu d'enfant, c'est vrai, mais je m'entends aujourd'hui très bien avec mon plus jeune frère qui a une adorable femme avec 3 enfants que je considère comme les miens.» ■

NIGER |

NANA LAOURÉ, ENFANT SAUVÉE DU NOMA DEVENUE AGENT DE SANTÉ



Nana Laouré est une «enfant du noma». Cette maladie, dont le taux de mortalité est important, ne l'a pas emportée. Mais la jeune fille a le visage marqué à vie. C'est une rescapée dont l'histoire est extraordinaire, c'est l'histoire d'une vie sauvée, d'une âme qui se bat et qui a réalisé son rêve. Le parcours de Laouré exprime une promesse de vie après le noma.



Petite fille issue d'une famille pauvre dans un village reculé du Niger, Laouré est née en janvier 1991. C'est la cinquième fille du couple Moussa d'origine peul et haoussa, deux ethnies présentes au Niger. Trois ans après sa naissance, Laouré a contracté la maladie du noma. Elle vivait alors avec ses grands-parents maternels près de Zinder, la seconde ville du pays. La grand-mère a tenté de soigner sa petite-fille avec des remèdes traditionnels de décoction d'herbes.

Ces remèdes n'apportant pas d'amélioration à l'œdème naissant, Laouré a été transportée au dispensaire où, sept jours durant, elle a reçu un traitement qui n'a malheureusement pas eu d'effet. L'agent de santé a alors décidé de la référer à l'hôpital de Zinder. Son hospitalisation a duré une dizaine de jours, jusqu'à ce que Sentinelles découvre l'enfant. Malheureusement, la maladie avait déjà eu le temps de faire des dégâts irréversibles sur le visage de la petite fille: constriction totale des mâchoires et perte de substance de la joue gauche.

Sentinelles transfère Laouré en Suisse en 1996 pour une première série d'opérations. Celles-ci ont pour but d'améliorer son ouverture buccale et de recouvrir sa joue douloureusement entamée. Suite aux interventions chirurgicales réussies, Laouré rentre au Niger.

SCOLARITÉ ÉPROUVANTE

De retour avec un nouveau visage, Laouré intègre l'école de son village. La timidité de Laouré – liée à sa personnalité et aux séquelles de sa maladie – entrave sa scolarité. Durant les années qui suivront, ses difficultés scolaires sont nombreuses, mais ses efforts remarquables. Laouré est inscrite auprès d'une école privée à Zinder, Niger-Amitié, pour augmenter ses chances de réussite. Petit à petit, ses résultats deviennent brillants. Ses notes accusent toutefois le coup des décès successifs de ses grands-

parents, qui affectent énormément l'enfant. Elle est alors inscrite en 2008 à un autre collège de Zinder.

Sur le plan médical, les épreuves ne sont pas terminées. Malgré la physiothérapie d'entretien, sa constriction récidive progressivement à cause d'un lambeau qui entrave les mouvements de sa mâchoire. En outre, l'oncle chez qui Laouré est placée néglige totalement le suivi de sa nièce. Face à ces difficultés, la jeune fille finit par échouer aux examens.

De retour au village, les pensées de Laouré sont envahies par des questionnements sur son avenir. En 2009, elle exprime l'envie de travailler dans le domaine de la santé .

Dès cet instant, sa famille et l'équipe du service social de Sentinelles se mobilise pour que cela devienne possible. Avant d'entamer un volet important de ses études, Laouré doit envisager un second transfert en Suisse pour remédier chirurgicalement à la récurrence de sa constriction.

RÉALISER SON RÊVE

Son second passage entre les mains des spécialistes aura raison de sa constriction. Laouré retournera chez elle avec des exercices très pointus de massages du lambeau et de physiothérapie. Les séances quotidiennes portent leurs fruits. Après avoir passé les tests d'entrée, Laouré rejoint enfin l'école de santé tant rêvée à l'automne 2011. Grâce à tout le soutien dont Laouré a bénéficié et à sa volonté de réussir, elle obtient le diplôme d'agent de santé de base à la fin de l'été 2014. La fierté de Laouré et de sa famille est palpable. Laouré est le premier enfant atteint par le noma au Niger qui obtient un diplôme professionnel. C'est belle revanche sur un destin que les conditions de vie condamnaient. ■

TÉMOIGNAGES |

DES PERSONNALITÉS DISENT LEUR SOUTIEN À SENTINELLES...

A quelques personnalités connaissant bien Sentinelles, nous leur avons demandé d'exprimer leurs pensées sur l'importance à leurs yeux de l'existence de Sentinelles dans le monde d'aujourd'hui.



Jean-Marc Richard

*Animateur à la Radio
Télévision Suisse*

Être Sentinelle, bien plus qu'un simple comportement.

Mettre un visage sur la souffrance, c'est ce qu'a fait Edmond Kaiser avec force et détermination. Les visages de tous ces enfants, ici et ailleurs, dont le quotidien et le futur sont brisés par la misère, la violence et l'injustice.

Depuis tant d'années, Sentinelles et ceux qui lui donnent son âme ont réussi à offrir un autre visage à la solidarité. La simplicité de l'engagement de toute l'équipe de Sentinelles redonne un véritable espoir en un monde meilleur. Remettre l'ouvrage sur le métier, sans hésiter, sans se laisser gagner par le doute et la fatalité est un acte fort. Edmond Kaiser l'a accompli pour un, deux, cent et pour tous les enfants.

Le visage de la solidarité ou plutôt, les visages de la solidarité sont ceux des sentinelles que vous êtes, amis de Sentinelles. Des sentinelles que nous devrions être à chaque minute, à l'affût de ces drames que vivent trop d'enfants dans le monde. De ces souffrances occultées par l'actualité dominante. De ces situations endémiques: faim, maladies, pauvreté, qu'on oublie pour mieux se rassurer.

Être sentinelle c'est affirmer que cela est inadmissible, que nous ne voulons pas fermer les yeux et que nous voulons décroiser les bras et nous battre ensemble pour un, deux, cent, tous les enfants du monde. Je veux être sentinelle, au côté de ceux, qui, comme Sentinelles font don d'eux-mêmes pour le plus petit, le plus faible, pour un monde meilleur. Un monde où celui qui observe pourra dire, telle une sentinelle: « Ils l'ont fait et le monde va mieux à travers le sourire et l'espoir retrouvé, d'un, deux, de tous les enfants ».

Merci Sentinelles ■



Prof. Brigitte Pittet

*Médecin-chef du service de chirurgie
plastique, reconstructive et esthétique,
Hôpitaux Universitaires de Genève*

J'ai l'immense privilège de collaborer avec la Fondation Sentinelles depuis une trentaine d'années. Privilège, car Sentinelles est à mes yeux l'exemple de ce que doit être un organisme qui se consacre à l'amélioration des conditions de vie des êtres les plus fragiles de notre planète.

La force de Sentinelles est de se tourner, de façon forte et exclusive, vers l'efficacité et l'optimisation des moyens mis à sa disposition. L'argent récolté est consacré à des programmes qui sont extraordinairement aboutis, permettant une prise en charge éthique et globale, non seulement des problèmes médicaux, mais aussi de ceux liés au contexte social et économique. Tout est mis en œuvre pour que chacun puisse conserver ou acquérir la dignité indispensable à l'existence de tout être humain.

De par mon activité professionnelle, c'est à travers l'action contre le noma que s'est forgé mon sentiment à l'égard de Sentinelles: des centaines d'enfants et d'adultes non seulement soignés, mais aussi suivis et soutenus sur le long terme, une politique de sensibilisation efficace et performante.

Au fil de toutes ces années de partage, concrétisées par des missions chirurgicales en Afrique et de nombreux transferts d'enfants dans nos services des HUG, je n'ai jamais senti de faille dans la détermination des membres de Sentinelles.

Malgré les doutes que l'on peut ressentir lorsqu'on se trouve devant la difficulté de reconstruire le visage d'un enfant touché par le noma et malgré les interventions chirurgicales très lourdes que cela implique, je me suis toujours sentie portée par la force insufflée par cette fondation dont le seul handicap est de travailler au secours d'êtres qui méritent tout notre soutien, mais dont la détresse n'est pas assez médiatisée. ■



© Yvan Muirset



Félix Bollmann

*Ancien directeur de la
Chaîne du Bonheur*

Nées d'une indignation sincère, fondement d'un profond sentiment de charité au sens le plus noble du terme, beaucoup d'organisations d'entraide ont connu une évolution dans ce monde qui s'est peu à peu professionnalisé.

Aider est devenu un métier et c'est bien ainsi, avec ses règles, sa déontologie, son économie, car les exigences et les attentes sont devenues plus volumineuses, importantes et complexes aussi.

Sentinelles, née de l'indignation et du cœur d'Edmond Kaiser, n'échappe pas à cette évolution non plus. Les exigences sont là. Sentinelles tient cependant une place particulière parmi les autres organisations. Sa fonction n'est pas directement de contribuer au changement de vie d'une masse de bénéficiaires, de conditions économiques ou sociales globales mais de s'occuper d'un enfant, d'une maman qui ont tous un nom et qui partagent aujourd'hui et maintenant un bout de notre terre.

Que Sentinelles, tout en poursuivant un certain chemin dans la voie de la professionnalisation, ait toujours la force de ne jamais abandonner cet enfant ou cette maman en faveur de concepts plus globaux et qu'elle continue de nous raconter ces vies.

Sauver un enfant, une maman c'est déjà changer le monde, c'est déjà contribuer à faire reculer l'ombre et le voile hideux qui cache le soleil pour bien des gens. ■



Prof. Denys Montandon

*Spécialiste en chirurgie plastique,
reconstructive et esthétique*
www.denysmontandon.com

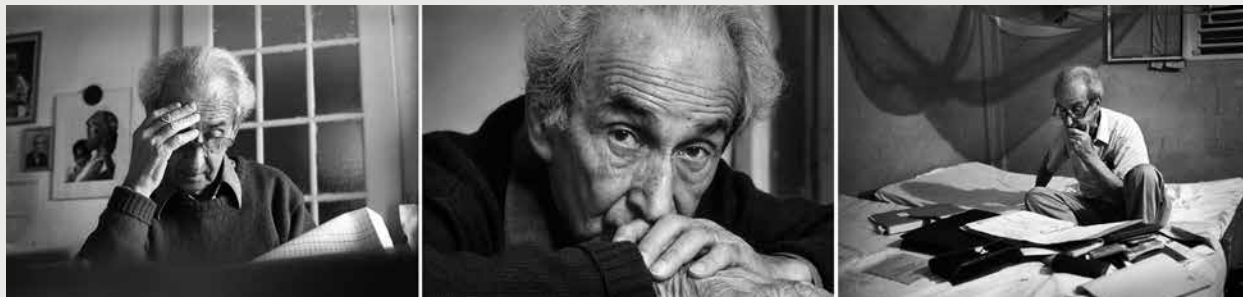
Ayant collaboré depuis de nombreuses années avec une série d'associations pour opérer et soigner des enfants parmi les plus démunis, c'est sans conteste avec Sentinelles que cette collaboration s'est révélée la plus fructueuse. Il y a trois raisons à cela :

- 1) Sentinelles est une ONG de dimension moyenne. Entre la petite organisation à caractère plus ou moins privé et les grandes ONG qui défrayent les médias, elle a su garder une échelle qui permet à ses membres de tous se connaître et de travailler efficacement, tout en réduisant considérablement les frais d'administration et sans diminuer la qualité de ses prestations.
- 2) Les objectifs de Sentinelles ont été bien définis par Edmond Kaiser : « Si je sais qu'une petite personne a besoin que lui soient restitué un visage et une vie respirable, je les lui rendrai. » Il n'est pas question de sauver l'humanité, mais d'aider dans la mesure de nos moyens les plus démunis qui croisent notre route, sachant bien qu'ils ne sont pas les seuls.
- 3) Depuis sa fondation, Sentinelles n'a pas dévié de son engagement éthique, qui veut que même les plus misérables soient traités avec respect et dignité, en ne faisant aucune concession sur la qualité de l'aide et des soins qui leur sont prodigués et sur l'accompagnement qui s'en suit.

En 35 ans, Sentinelles a creusé un chemin qui devrait être un modèle pour les œuvres d'entraide. ■

Il y a 35 ans...

Naissance de Sentinelles



Sentinelles est née de la connaissance et du choix d'un homme.

Un homme seul face à sa machine à écrire. Un homme que la souffrance d'autrui empêchait de dormir. Un homme qui avait mal aux autres.

Sa volonté, sa détermination, et son épouvante face aux malheurs infligés en particulier aux filles et aux femmes, depuis la nuit des temps. Sans que quiconque ne s'y intéresse vraiment.

Cet homme, c'est Edmond Kaiser. Son combat contre les mutilations sexuelles des filles et des femmes, dont il avait brisé mondialement le tabou en 1977, il fallait le continuer et l'étendre à d'autres détresses, féminines ou non, ignorées ou laissées, par indifférence, sans secours ni recours.

Et c'est ainsi que le 25 mars 1980 naît, au secours de l'innocence meurtrie, le mouvement Sentinelles, pour que chacun sache et se réveille. Et, selon Antoine de Saint Exupéry: «Car celui-là qui veille modestement quelques moutons sous les étoiles, s'il prend conscience de son rôle, se découvre plus qu'un serviteur: il est une sentinelle. Et chaque sentinelle est responsable de tout l'empire».

Grâce à une somme importante offerte par une donatrice confiante et bienveillante, Sentinelles peut tout de suite continuer le travail plus largement, et officiellement.

Très vite, la petite équipe du départ s'agrandit pour faire face aux engagements pris et à prendre: les filles et les femmes en danger de mort pour venger l'honneur familial, les petites bonnes maltraitées, les demoiselles et les dames prostituées pour survivre, les enfants exploités dans les mines de charbon, les victimes de pédophiles, de même que celles et ceux détenus en prison.

La découverte d'un enfant africain au visage dévoré par une maladie alors méconnue (même par l'OMS!) nous mène à d'innombrables autres petits atteints du même mal: le noma. La prise en charge de ces enfants exige la mise en œuvre d'une énorme infrastructure médicale et humaine, compétente, sensible et tendre pour assurer leur recherche, leur découverte, leur traitement, et leur suivi durant de longues années.

Edmond Kaiser transforme en 1996 l'association en fondation Sentinelles au secours de l'innocence meurtrie. Sa volonté est de préserver la substantielle humanité de ce travail qui veut que chaque personne à secourir soit toujours personnellement considérée dans son malheur et consolée dans sa vie. ■

SENTINELLES
AU SECOURS DE L'INNOCENCE MEURTRIE

ÉTRANGER À TOUTE IDÉOLOGIE, SENTINELLES, FONDÉ EN 1980 PAR EDMOND KAISER, TRAVAILLE AU SECOURS ET À L'ACCOMPAGNEMENT D'ENFANTS, DE FEMMES ET D'HOMMES PROFONDÉMENT MEURTRIS.

Les Cerisiers, route de Cery
CH-1008 Prilly / Lausanne (Suisse)
Tél. +41 21 646 19 46
Fax +41 21 646 19 56
www.sentinelles.org
info@sentinelles.org

Compte de chèques postal: Lausanne 10-4497-9
Banque cantonale vaudoise, 1001 Lausanne: BIC/SWIFT BCVLCH2LXXX
Compte en francs suisses: IBAN CH12 0076 7000 5045 9154 0
Compte en euros: IBAN CH14 0076 7000 T511 2794 9

Tirage: 35'000 exemplaires (fr/all/angl)
Abonnement: 20 fr./an, six numéros
Éditeur: Sentinelles
Mise en page: Mathias Regamey
Impression: PCL Presses Centrales SA